



HAL
open science

La dédicace de l'Adversus Mathematicos au cardinal de Lorraine, ou du bon usage de Sextus Empiricus selon Gentian Hervet et Montaigne

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. La dédicace de l'Adversus Mathematicos au cardinal de Lorraine, ou du bon usage de Sextus Empiricus selon Gentian Hervet et Montaigne. Bulletin de la Société des amis de Montaigne, 1999, VIII (15-16), pp.41-72. halshs-01009137

HAL Id: halshs-01009137

<https://shs.hal.science/halshs-01009137>

Submitted on 21 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Dédicace de l'*Adversus Mathematicos* au cardinal de Lorraine
ou du bon usage de Sextus Empiricus
selon Gentian Hervet et Montaigne**

*Nec dubitat quin sis eum aliquando palam [Gallice] loquentem
auditurus, qui [Latine] scriptus & in capsam inclusus prius
obmutescebat.*

Si l'on est assuré que Montaigne a lu les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus dans la traduction latine d'Henri Estienne, dont il aura pu apprécier la dédicace à Henri de Mesme¹, rien ne permet d'affirmer qu'il ait eu connaissance de l'*Adversus Mathematicos*, traduit quelque temps après, toujours en latin, par Gentian Hervet, et précédé d'une dédicace au cardinal de Lorraine sur le bon usage de Sextus². Le seul indice allégué de cette possible lecture tient à l'existence, au plafond de la "librairie" du Périgourdin, d'une inscription grecque: une "voix sceptique" présente dans l'*Adversus Mathematicos*, non dans les *Hypotyposes*. Mais le fait que cette formule de Xénophane est citée par Diogène Laërce dans sa *Vie de Pyrrhon* — dont Montaigne possédait l'édition *princeps* en grec — permet de faire l'économie de cette hypothèse³.

L'auteur des *Essais* a-t-il seulement croisé le protégé du cardinal de Lorraine, ce traducteur forcené, doublé d'un controversiste infatigable, son aîné de trente-quatre ans⁴? Lu ou possédé l'un des nombreux commentaires anciens des textes sacrés *Gentiano Herveto Aurelio*

¹ *Sexti Philosophi Pyrrhoniatarum Hypotypose(ōn libri III*, Paris, H. Estienne, 1562. La dédicace à Henri de Mesme offrait d'entrée au lecteur les "voix sceptiques" les plus caractéristiques, dont plusieurs se retrouvent au plafond de la "librairie" de Montaigne ou dans les *Essais*. Plusieurs arguments exposés par Estienne pour justifier son édition de Sextus ont pu retenir l'attention de Montaigne: grâce à une cure de pyrrhonisme, ceux que les excès du dogmatisme philosophique ont fait glisser vers l'athéisme recouvreront la santé; celui qui s'adonne à la philosophie avec modération trouvera dans Sextus un exposé clair et suffisant des doctrines antiques; de la cécité peut venir la lumière, comme de la neige la chaleur pour la main qui la recueille (antipéristase). Montaigne a pu enfin trouver dans la dédicace d'Estienne la formule (en grec) attribuée à Démocrite: "la vérité est dans un gouffre" (voir *Essais*, III, 8, éd. 1588, V.S, p. 928). Pas plus qu'Estienne il ne s'accorde d'ailleurs à cette sentence.

² *Sexti Empirici, [...] Adversus Mathematicos, hoc est, adversus eos qui profitentur disciplinas, opus [...]*, Paris, Martin le Jeune, 1569. La dédicace est datée de 1567. L'ouvrage reproduit en outre la traduction des *Hypotyposes* par Estienne (avec dédicace à Henri de Mesme), ainsi que la *Vie de Pyrrhon* (Diogène Laërce) et le discours *Contra Academicos et Pyrrhonios* (Galien) dans la traduction d'Erasmus.

³ Hypothèse avancée par Kyriaky Christodoulou, *Considérations sur les Essais de Montaigne*, Athènes, A. Logothetis, 1984, note 38. Mais quatre sentences grecques de la "librairie" (dont celle de Xénophane) se retrouvent aux pages 482-483 du Diogène portant au titre la signature de Montaigne (Bâle, Froben, 1533; exemplaire conservé à la Médiathèque Condorcet, Libourne). Pour plus de précisions, voir l'édition critique de la sentence 24 dans A. Legros, *Essais sur poutres*, Paris, Didier Erudition, à paraître fin 1999. Sur la question controversée de la connaissance du grec par Montaigne, voir notre article, "La main grecque de Montaigne", *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, tome LXI, 1999, n° 2, pp. 461-478.

⁴ Né vers 1599, Gentian (ou Gentien) Hervet est mort en 1584. Pour plus d'informations bibliographiques, voir La Croix du Maine, II, pp. 261-263; Du Verdier, II, pp. 21-25; Nicéron, XVII, pp. 187-200; de Thou, *Histoire*, éd. 1734, tome IX, pp. 257-258; Michaud, "Hervet"; *Dictionnaire de Théologie Catholique*, "Hervet". Sur le rôle joué par Hervet au Concile de Trente, voir H. Jedin, *Geschichte des Konzils von Trient*, IV, vol. 2, Fribourg, 1975, pp. 37-42. L'importance de la traduction française, par Hervet, du *De Civitate Dei* (saint Augustin, édition et commentaires de Vivès) a été mise en évidence par Jean Balsamo, "Le cardinal de Lorraine et la traduction française de la *Cité de Dieu* (1570)", in *Augustinus in der Neuzeit*, Colloque de la Herzog August Bibliothek de Wolfenbüttel, 14-17 octobre 1996, sous la direction de Kurt Flasch et Dominique de Courcelles, Brepols, 1998, pp. 83-99. Natif d'Olivet, G. Hervet fut un temps grand vicaire de Morvilliers, évêque d'Orléans (dont Montaigne fait l'éloge dans *Essais*, 1588, III, 1). Plus jeune, il avait professé au collège de Guyenne ("le plus célèbre que la France eût en ce tems-là", au jugement de Jacques-Auguste de Thou, *op. cit.*, p. 258). Consultant de Marcello Cervino (le futur pape Marcel II), puis du cardinal de Lorraine à Trente, il était ami du Père Jean Maldonat (voir, dans les *Opera varia theologica* de Maldonat, Paris, 1677, pp. 2-7 et 10-15, deux lettres du jésuite à Hervet sur deux conceptions divergentes du "sacrifice" eucharistique), théologien et exégète réputé dont de Lancre dit qu'il fut "l'ame du sieur de Montagne" (sur ce propos sans doute excessif, voir notre mise au point dans "Montaigne et Maldonat: les tentations de l'amitié", à paraître dans un ouvrage collectif sur la *familia* de Montaigne sous la direction de John O'Brien, Chicago, Garamond Press).

interprete, ou encore l'un des libelles par lesquels ce zélé catholique entendait défendre, contre les novateurs, la vérité de l'"ancienne" religion? On ne saurait le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'était pas indifférent à la personne et au rôle du cardinal, dédicataire de la traduction d'Hervet, dont la "Defence de Seneque & de Plutarque" (*Essais*, II, 32) dresse, dès 1580⁵, un portrait nuancé, pour faire pièce aux attaques de "ceux de la religion pretendue reformée": l'un d'eux, soucieux de faire de Charles IX un second Néron, n'a-t-il pas été jusqu'à comparer le prélat à Sénèque?

Enquoy a mon opinion il fait bien de lhonneur a celluy Cardinal. Car encore que je soys de ceus qui estiment autant sa vivacité [corr. EB: son esprit], son eloquence, son zele envers sa religion & service de son Roy & sa bonne fortune d'estre nay en un siecle ou il fut si nouveau, & si rare, & quant & quant si necessaire pour le bien public, d'avoir un personnage Ecclesiastique de telle noblesse & dignité, suffisant et capable de sa charge: si est ce qu'a confesser la verité, je n'estime sa capacité de beaucoup pres telle, ny sa vertu si nette & entiere, ny si ferme que celle de Seneque.

Non, Charles de Lorraine n'est pas Sénèque et il ne fut grand qu'en considération de l'époque médiocre où il vécut. Dans ce "parallèle" à la manière de Plutarque, où l'ironie a sa place⁶, la figure du cardinal ne sert qu'à mettre en valeur, par comparaison, celle du philosophe antique. On y trouve pourtant quelques traits d'un éloge funèbre appuyé: outre ses qualités de lettré, l'homme fut "capable de sa charge", ce qui n'est pas rien si l'on considère que cette "charge" double, religieuse et politique, fut assumée au plus haut niveau de l'Eglise et du royaume en des temps de "troubles"⁷. Nonobstant l'orientation générale du portrait, telle est la concession faite aux catholiques, sur un point où un protestant ne saurait suivre Montaigne. Le ton des adversaires est tout autre:

Ce cardinal sanglant, couleur à point suivie
Des desirs, des effects, et pareill'à sa vie:
Il fut rouge de sang de ceux qui au cercueil
Furent hors d'aage mis, tüz par son conseil [...]⁸

Sous les réticences de Montaigne à l'égard de la personne du cardinal perce une approbation globale de son action d'homme d'Eglise du premier rang en ces temps d'une extrême complexité. La "defence" de Sénèque impliquait, par contraste, la critique de Lorraine, mais à la faveur de cette critique s'esquisse comme une "defence" de ce dernier: un homme jugé ici comme ayant été à la hauteur de sa difficile mission, quelles qu'aient pu être ses insuffisances morales.

⁵ Tout en indiquant entre parenthèses, pour la commodité du lecteur, la page de référence dans l'édition Villey-Saulnier des *Essais* (Paris, PUF, "Quadrige", 1988), désormais V.S. (ici, V.S. 721-722), nous citons les textes originaux de façon à permettre une éventuelle étude chronologique des fragments retenus. Soit: le texte imprimé de l'édition 1580 selon la *Reproduction photographique de l'édition originale de 1580* (Genève-Paris, Slatkine-Champion, 1976), celui de l'édition 1588 selon la *Reproduction typographique de l'exemplaire annoté par l'auteur* (Paris, Imprimerie Nationale, 1906-1931, pages de droite), les corrections et les ajouts manuscrits portés sur l'exemplaire de Bordeaux (EB) selon cette même *Reproduction typographique* (pages de gauche). Nous n'indiquons les états successifs du texte qu'en cas d'importantes modifications. Nous distinguons i et j, u et v, et remplaçons les barres de nasalisation par les nasales correspondantes. Selon Pierre Villey, le chapitre considéré a été rédigé vers 1578, soit quatre ans après la mort du cardinal de Lorraine, six ans après la Saint Barthélémy.

⁶ Pour que Charles IX soit un Néron, il fallait que le cardinal fût un Sénèque. A cet artifice rhétorique qui conduit un protestant à magnifier, par cette comparaison imprudente, celui qu'il déteste (Charles de Lorraine est considéré par ceux du parti contraire comme l'instigateur de la Saint Barthélémy), Montaigne objecte les défauts dudit cardinal, comme pour tempérer l'éloge involontaire de son adversaire.

⁷ Le rôle du cardinal de Lorraine (1525-1574) dans les affaires de l'Eglise et du royaume de France est, depuis peu, mieux apprécié. Outre l'article de J. Balsamo déjà mentionné (voir en particulier note 34), l'introduction à l'édition des *Lettres du cardinal Charles de Lorraine* par Daniel Cuisiat (Genève, Droz, 1998, pp. 11-74, et note 1 pour les repères bibliographiques) contribuera sans doute à un regain d'intérêt pour un personnage complexe, longtemps boudé, voire "diabolisé" par l'historiographie du XVI^e siècle. Hervet fut le secrétaire et, lors de la dernière session du concile de Trente, le conseiller théologique de celui qui, en séance de clôture, devait prononcer l'anathème final contre les hérétiques, après avoir été, un temps, proche de la "Confession d'Augsbourg" et favorable à la réunion d'un concile national. Accompagnant Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans (dont Montaigne fait l'éloge dans *Essais*, 1580, III, 1), Hervet avait fait sa connaissance au colloque de Poissy, à une époque où il était encore très proche des positions gallicanes.

⁸ Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, I, "Misères", v. 996-1000. Voir aussi l'*Epistre au Tygre de France*, pamphlet de François Hotman.

Il est cependant toujours risqué de vouloir inféoder Montaigne, cet esprit libre, à quelque parti que ce soit. On ne saurait en faire un émule d'Hervet, un admirateur inconditionnel du cardinal ou de quiconque. Toutefois — et quand bien même il ne l'aurait pas lue — la dédicace de l'*Adversus Mathematicos* à Charles de Lorraine permet de juger de l'esprit dans lequel, en 1567 (date de la dédicace), un champion de l'orthodoxie romaine pouvait, dans la lignée d'un Jean-François Pic de la Mirandole, encourager à la lecture de Sextus Empiricus. Il n'est pas interdit de penser que l'auteur de l'"Apologie de Raimond Sebond" (*Essais*, II, 12), où Sextus prend une place si importante, doive quelque chose à une telle manière de voir, sinon à la dédicace elle-même. Peut-être autant qu'à celle qu'expose la dédicace d'Estienne à Henri de Mesmes au début de son édition latine des *Hypotyposes*⁹.

Quoi qu'il en soit, le texte mérite, par son exemplarité, d'être reproduit à part et traduit en français. Comme celui de Sextus le fut autrefois en latin par Estienne, puis par Hervet. Enfermé dans sa *capsa* et conservé en sa langue d'origine, il restait muet pour beaucoup d'entre nous (*inclusus prius obmutescibat*). Qu'il parle donc, et à voix haute!

Texte de la dédicace

Illustrissimo et in primis reverendo Carolo cardinali Lotharingo
Gentianus Hervetus in Christo plurimam precatur salutem.

Cum post multos a me susceptos & longo tempore exantlatos labores, partim in vertendis veterum in sacras literas commentariis, partim in confutandis prodigiosis sacramentariorum erroribus, itineris amœnum aliquod quærerem diverticulum, ut me parumper reficerem, ac animum recrearem, in tua bibliotheca, quæ tua benignitate mihi semper patuit, occurrit Sexti Empirici opus adversus Mathematicos, id est, adversus eos qui profitentur disciplinas. Quod cum non sine incredibili voluptate perlegissem, operæ pretium me facturum esse duxi, si id Latine verterem. Mihi enim persuasi hunc vel maximum ex eo fructum esse capiendum, quod cum aperte ostendat nullam esse apud homines adeo recte constitutam disciplinam, quæ non labefactari, nullam adeo certam scientiam, quæ constare possit, si rationum & argumentorum oppugnetur machinis, futurum sit ut humanas leviter prætervecti scientias quæ inflant non ædificant, nos ad Christianorum propriam conferamus disciplinam ac scientiam, nempe ut fidem habentes a Christo nobis factæ revelationi, & promissorum bonorum spe nitentes, Deique præceptis parentes, charitatem semper teneamus & amplexemur. Hæc est optima disciplina & scientia longe præstantissima, per quam & fide Deus apprehenditur, & Dei regnum acquiritur. Quem quidem scopum si nobis proposuerimus & in primæ & summæ rerum omnium causæ contemplatione assidue versati fuerimus, facile intelligemus verum esse quod dicit Psalmographus, mirabilem esse Dei scientiam, non ex nobis (ut vulgata habet versio sed ut Hebraica habet veritas) præ nobis, id est, si cum nostra conferatur scientia, quæ cum ejus scientia collata plane nulla est: Imo vero est ejusmodi etiam per se considerata, ut ne quidem dicenda sit scientia. Hoc cum ad gentiles & externos philosophos confutandos nobis sit adjumenti plurimum allaturum, non parvam quoque suppeditabit copiam argumentorum adversus nostri temporis hæreticos, qui quæ sunt supra naturam naturalibus metientes rationibus, quæ sola fide percipi & apprehendi possunt, non intelligunt quia non credunt. Nam cum quæ sunt mere naturalia, adeo sint ad percipiendum difficilia, ut quæcunque de eis dixeris aut cogitaris, facile evertantur: quid mirum si quæ sunt supernaturalia, ingenii humani captum superant? Hoc certe si nihil aliud Calvinistis nostris deberet persuadere, ut simplici verbo Dei credentes, quomodo quod ab eo dicitur fieri possit, Capharnaitarum instar minime investigarent. Quod si facerent, non se præcipites darent in tantum impietatis barathrum, ut cum ipso Christo temere pugnarent, dum ejus verbis suam derogant dignitatem & efficaciam. Quanto usui autem esse

⁹ En dépit de leurs divergences confessionnelles (H. Estienne est protestant; Hervet reproduit cependant sa dédicace, sa traduction des *Hypotyposes* et ses commentaires), les auteurs des deux dédicaces voient dans le pyrrhonisme une sorte d'ascèse intellectuelle préparant à la foi. Sur l'importance de la dédicace à Henri de Mesmes pour la compréhension d'*Essais*, II, 12, voir, entre autres, François Joukovsky ("Le Commentaire d'Henri Estienne aux *Hypotyposes* de Sextus Empiricus", in *Henri Estienne*, Cahiers V.L. Saulnier, V, Paris, 1988, pp. 138-145) et Terence Cave ("Imagining scepticism in the sixteenth century", *Journal of the Institute of Romance Studies*, I, 1992, pp. 1-13; "Au cœur de l'*Apologie*: la logique de l'antipéristase", Colloque d'Haïfa 1992, Paris, Champion, 1993). Sur celle de la dédicace au cardinal de Lorraine, voir Richard H. Popkin (*The History of Skepticism from Erasmus to Descartes*, Assen, Van Gorcum, 1960, pp. 35-36, 67-68), Andrée Comparot (*Augustinisme et aristotélisme de Sebon à Montaigne*, Lille-Paris, s.d., pp. 562-565), Elaine Limbrick ("Ce dernier tour d'escrime", *C.A.I.E.F.*, XXXIII, 1981, pp. 53-64), Fausta Garavini ("Quel malheur de douter qu'on croit", *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, Juillet-Décembre 1993, pp. 109-129).

possit Sexti Empirici commentarius ad tuenda christianæ religionis dogmata adversus externos Philosophos, pulchre docet Franciscus Picus Mirandulanus in eo libro quo Christianam tuetur philosophiam adversus dogmata externorum Philosophorum. Quo magis miror esse nostris temporibus exortos novos quosdam Academicos, qui gloriæ sibi fore ducunt, si veteri & vera Christi sprete religione, novæ & adulterinæ hæresis sint sectatores. Neque vero solum ad tuenda Christianæ religionis dogmata usui esse poterit hic Sexti Empirici commentarius, sed etiam ad ipsam quæ nunc in scholis prælegitur melius descendam ac tenendam philosophiam, & orbem illum quem vocant disciplinarum. Nihil enim melius discitur, quam quod ultro citroque habita disputatione agitur. In his certe commentariis sua dogmata ita confirmant Dogmatici, ut ipsi eorum auctores non melius ac fortius ea possint defendere. Sceptici vero ita oppugnant, ut Dogmaticis vix quidquam relinquunt quod pro se possint dicere. Hæc cum fiant, necesse est ut hæc exercitatio magnam vim habeat, ad excitanda & acuenda adolescentum ingenia, qui tum demum poterunt verum discernere, cum quæ sunt probabilia & verisimilia, ab iis quæ secus sunt, dijudicaverint, & ex multis probabilibus & verisimilibus latens verum tandem eruerint. Quod si utrinque sint, ut contingit, adeo paria rationum momenta, ut nihil possit certi de re controversa constitui, hoc humanæ tribuendum est imbecillitati, quæ efficit ut homines vel in media luce sæpe caligent, non autem vel Dogmaticorum vel Scepticorum doctrinæ, quæ pro se quod potest adducit. Sed in hoc magis videtur probanda illa Scepticorum ἑποχὴ quam vocant, quod dum suam sustinent assensionem, non tam temere nec tam facile in errores prolabantur. Quæ tamen hactenus est probanda, ut quæ de vera Christi doctrina, virtuteque ei convenienter agenda, sunt constituta, ab iis ne latum quidem unguem discedatur. Quod si fiat, non poterit in cæteris hic commentarius non esse longe utilissimus. Hæc me moverunt, ut dum ad majora aggredienda meas vires prope deficientes reparo, hunc Sextum Empiricum in linguam Latinam verterem. Qui nunc in lucem exiens, non alium se sperat inventurum qui eum lubentius sit excepturus, quam te, Illustrissime Princeps, quem non ignorat semper favisse literis & literatis: nec dubitat quin, si per tuas graviore liceat occupationes, sis eum aliquando palam Latine loquentem auditurus, qui Græce scriptus & in capsam inclusus prius obmutescerat. Quod si feceris, & tua seria sacrarum literarum studia aliquantulum animi causa intermiseris, spero fore ut in eo legendo aliquot horas collocasse te minime pæniteat. Vale. Lutetiæ, 16. Calend. Martii, Anno M.D.LXVII.

Traduction

A l'illustrissime et très éminent Charles, cardinal de Lorraine,
Gentien Hervet adresse mille salutations dans le Christ.

Etant venu à bout de mille travaux de longue haleine dont je m'étais chargé, consacrés pour partie à la traduction de commentaires des Anciens sur les lettres sacrées, pour partie à la réfutation des monstrueuses erreurs des sacramentaires¹⁰, je cherchais quelque charmant petit sentier à l'écart, pour me remettre un moment de mes fatigues et revivifier mon esprit, quand, dans ta bibliothèque, toujours à moi gracieusement ouverte par tes soins, je suis tombé sur un ouvrage de Sextus Empiricus *Adversus Mathematicos*, c'est-à-dire *Contre ceux qui font profession d'enseigner les doctrines (1)*. En raison du plaisir inouï que j'ai pris à le lire jusqu'au bout, j'ai pensé que je ferais œuvre utile si je traduais ce livre en latin.

J'ai en effet acquis la conviction qu'on devait recueillir de l'ouvrage ce fruit de toute première importance: puisqu'il montre avec clarté qu'aucune discipline humaine n'a été constituée avec une rigueur telle qu'elle ne puisse être ébranlée, qu'aucune science n'est sûre au point de tenir bon si elle est assiégée par l'arsenal des raisonnements et des arguments (2), nous contentant d'effleurer ces sciences humaines qui enflent et n'édifient pas (3), nous nous appliquerons à étudier la discipline et la science propres aux Chrétiens, tenant, bien entendu, notre foi de la révélation faite à nous par le Christ (4), nous appuyant sur l'espérance des biens promis (5), conservant et embrassant toujours la charité par notre obéissance aux préceptes de Dieu (6). La discipline par excellence, la science vraiment éminente, c'est celle par laquelle Dieu est connu par la foi et grâce à laquelle on parvient au royaume de Dieu. Si nous nous sommes proposé du moins ce but et que nous nous adonnons avec assiduité à la contemplation de la cause première et suprême de toutes choses (7), nous comprendrons facilement la justesse du mot du Psalmiste: *admirable est la science de Dieu*, non pas *de notre point de vue* (selon la version de la Vulgate), mais *en comparaison de nous* (selon la vérité du texte hébreu), c'est-à-dire si on la compare à notre science, tout à fait inexistante à l'aune de celle de Dieu (8). Disons plus: considérée en soi, elle ne

¹⁰ Sur cette impressionnante activité de traducteur (du grec au latin) et de controversiste (en français), voir, entre autres, La Croix du Maine et Du Verdier, *op. cit.*, "Gentien Hervet".

mérite pas même le nom de science (9). Etant donné que cet ouvrage nous sera du plus grand secours pour réfuter les philosophes païens et étrangers¹¹ (10), il nous fournira aussi une foule d'arguments contre les hérétiques de notre temps, qui, mesurant¹² par raisons naturelles ce qui est au-dessus de la nature (11), ne comprennent pas, parce qu'ils ne croient pas, ce qui ne peut être connu et saisi que par la seule foi (12). De fait, puisque les choses qui sont purement naturelles sont si difficiles à connaître que tout ce qu'on peut dire ou penser à leur propos se retourne avec facilité (13), quoi d'étonnant à ce que les choses surnaturelles dépassent la saisie de l'esprit humain (14)? A défaut d'autre chose, ce livre devrait à tout le moins persuader nos Calvinistes de s'en remettre simplement à la parole de Dieu (15) sans aucunement chercher à savoir comment ce qu'elle profère peut se réaliser (16), à la manière des gens de Capharnaüm¹³. Ce faisant, ils n'iraient pas se précipiter dans un tel abîme d'impiété qu'ils luttent avec témérité contre le Christ lui-même en ôtant à ses paroles leur dignité et efficace(17). Au demeurant, quel grand usage on peut faire du commentaire de Sextus Empiricus pour la défense des dogmes de la religion contre les philosophes étrangers, François Pic de la Mirandole nous le montre à merveille dans ce livre où il prend la défense de la philosophie chrétienne face aux dogmes des philosophes étrangers¹⁴. Je m'étonne d'autant plus que notre époque ait vu paraître ces nouveaux Académiciens¹⁵, qui pensent s'attirer la gloire en méprisant l'ancienne et véridique religion du Christ pour se faire les sectateurs d'une nouvelle et fausse doctrine (18).

Mais ce n'est pas seulement à la défense des dogmes de la religion chrétienne que pourra servir ce commentaire de Sextus Empiricus: il permettra aussi de mieux apprendre et comprendre la philosophie elle-même, celle qu'on explique aujourd'hui dans les écoles, et ce qu'on appelle le cercle entier des disciplines. La meilleure façon d'apprendre est en effet de traiter l'objet d'étude sous forme de dispute, en opposant les points de vue. Dans ces commentaires, les Dogmatiques consolident leurs dogmes au point que leurs auteurs eux-mêmes ne sauraient les soutenir avec plus de justesse et de force. Mais les Sceptiques montent si bien à l'assaut qu'il ne reste presque rien à dire aux Dogmatiques pour défendre leur position (19). Puisqu'il en est ainsi, cet exercice ne peut qu'être très efficace pour stimuler et aiguïser l'intelligence de jeunes gens qui, alors seulement, seront en mesure de distinguer le vrai, une fois qu'ils auront démêlé le probable et le vraisemblable de ce qui s'en écarte, et extrait enfin du probable et du vraisemblable le vrai qu'ils recelaient (20). Si toutefois, comme il arrive, les raisons ont un poids égal de part et d'autre (21), de telle façon qu'on ne puisse rien arrêter sur le sujet controversé, c'est à mettre au compte de la faiblesse humaine, à laquelle les hommes doivent d'être souvent aveugles même en pleine lumière (22), et non pas à celui des doctrines des Dogmatiques ou des Sceptiques: chacune fait son possible pour entraîner la conviction de son côté. Mais dans cette situation je trouve qu'il vaut mieux adopter l'attitude que les Sceptiques appellent ἐπιποχῆ, cette suspension du jugement qui leur épargne de glisser si légèrement et si facilement dans les erreurs (23). Une restriction cependant à cette approbation: ce qui a été établi au sujet de la vraie doctrine du Christ et de la morale qui doit être pratiquée en conformité avec elle, qu'on ne s'en écarte pas même de la largeur d'un ongle (24)! Cette condition une fois remplie, sur toutes les autres questions ce commentaire sera sans contredit de la plus grande utilité.

¹¹ L'opposition entre la philosophie "mondaine" (celle des "Gentils", "extérieure" au monde chrétien) et la philosophie chrétienne a sa source dans saint Paul (*I Cor.*, 1-2).

¹² Cf. la dédicace d'Estienne à Henri de Mesme: "Nombre de philosophes dogmatiques n'ont-ils pas glissé dans l'athéisme lorsque, emportés par la témérité de leur propre jugement, ils se sont fait pour ainsi dire les censeurs de la Providence divine, la mesurant [*metirentur*] à l'aune de leurs seules facultés?" (nous traduisons). On trouvera le même grief sous la plume de Montaigne.

¹³ La comparaison repose sur une allusion à l'*Évangile de Jean* (6, 1-71: multiplication des pains et discours sur le "pain de vie" prononcé dans la synagogue de Capharnaüm): "Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mangera ce pain vivra à jamais. Et le pain que moi, je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde." Les Juifs alors de discuter entre eux et de dire: 'Comment [cf. *quomodo*, dans la dédicace] cet homme peut-il nous donner sa chair à manger?' Jésus leur dit donc: '[...] ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment une boisson.'" (traduction de l'École biblique de Jérusalem, 1956). La question de l'Eucharistie est bien au centre de la controverse esquissée par Hervet dans cette partie de la dédicace. Il en fait la pierre de touche de la foi simple en la parole divine face à ceux qui, se réclamant de la *sola scriptura*, ne s'en écartent pas moins à ses yeux, dès qu'elle traite de l'Eucharistie, fondement de l'institution ecclésiale.

¹⁴ Jean-François Pic de la Mirandole (*Examen vanitatis doctrinae gentium et veritatis christianae disciplinae*, Mirandole, 1520; *Opera omnia*, Bâle, 1572-73) a pu inspirer à Montaigne la distinction entre les trois catégories de philosophes: dogmatistes (qui affirment), académiciens (qui nient) et pyrrhoniens (qui doutent). Pic s'appuie sur ces derniers pour montrer la fragilité des doctrines des deux premiers genres et proclamer, par opposition, la solidité de la science sacrée.

¹⁵ L'expression, sous la plume de Bèze, vise Castellion (*alias* Martinus Bellius). Pour le sens possible de cette formule dans la dédicace d'Hervet, voir F. Garavini, art. cit. pp. 115-120. Notre commentaire doit beaucoup à cet article, riche de suggestions et toujours prudent dans ses conclusions.

Voilà ce qui m'a poussé, tandis que je réparais mes forces presque défaillantes, pour m'attaquer à de plus grands travaux, à traduire en langue latine ce Sextus Empiricus. Celui qui maintenant voit le jour n'escompte de personne un accueil plus chaleureux que celui qu'il recevra de toi, Prince illustrissime, car il sait bien que tu as toujours encouragé les lettres et les lettrés: il ne doute pas qu'au milieu des activités plus importantes qui t'incombent tu n'aies le loisir de l'entendre un jour parler latin à haute voix, lui qui, écrit en grec et jusqu'ici enfermé dans sa boîte, était voué au silence. Si tu agis de la sorte et accordes à ton esprit une pause, si courte soit-elle, parmi tes austères études sur les lettres sacrées, j'ai bon espoir que tu ne regretteras pas le moins du monde d'avoir consacré quelques heures à le lire.

Adieu, de Paris, le 16 des Calendes de Mars, en l'An 1567.

Harmoniques montaigniennes en *Essais*, II, 12¹⁶

(1) *Mathematicos*. Même sens général du mot “mathématicien” chez Montaigne: “Un citoyen de Cyzique, acquit jadis une reputation de bon mathematicien, pour avoit appris de la condition de l'herisson, qu'il a sa taniere ouverte à divers endroits & à divers vents, & prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent-là, ce que remerquant ce citoien venoit tousjours apporter en sa ville certaines predictions du vent, qui avoit à tirer [*i.e.* souffler].” 1588 (V.S. 469).

(2) *oppugnetur machinis* (cf., plus loin, *Sceptici oppugnant*). La métaphore guerrière traverse et organise toute l’“Apologie”: “[...] il leur semble qu'on leur donne beau jeu de les metre en liberté de combatre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ilz n'oseroient ataqer en sa majesté pleine d'autorité & de commandement. Le moyen que je prens pour rabatre cette frenaisie, & qui me semble le plus propre, c'est de froisser & fouler aux piedz l'orgueil, & humaine fierté, leur faire sentir l'inanité, la vanité, & deneantise de l'homme: leur arracher des points les chetives armes de leur raison, leur faire baisser la teste & mordre la terre sous l'autorité & reverance de la majesté divine. [...] ceus cy veulent estre foitez a leurs propres despans, & ne veulent souffrir qu'on combatre leur raison que par elle mesme.” 1580 (V.S. 448-449). A propos des Pyrrhoniens: “Il ne leur importe qu'on les frape, pourveu qu'ils frappent, & font leurs besongnes de tout: s'ils vainquent, vostre proposition cloche, si vous, la leur: s'ils faillent, ils verifient l'ignorance, si vous faillez, vous la verifiez: s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien, s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesmes.” 1588 (V.S. 504). A l'intention de la destinataire de l’“Apologie”, au beau milieu du discours: “ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede. C'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner voz armes, pour faire perdre a vostre adversaire les siennes. C'est un tour secret, duquel il se faut servir rarement & reservement.” 1580 (V.S. 558). Dans l'édition de 1588, un *exemplum* permet d'amplifier ce propos guerrier, suivi d'un autre sur EB.

(3) *quæ inflant non ædificant*. “[...] enfle toy pauvre homme, & encore, & encore, & encore.” 1588 (V.S. 531). “[...] la plus part des [corr. EB: les] opinions des hommes, sont receues a la suite des creances anciennes par autorité & a credit, comme si c'estoit religion & loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communement tenu. On reçoit cete verité avec tout son bastiment & atelage d'argumens & de preuves, comme un corps ferme & solide, qu'on n'ebransle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire chacun a qui mieus mieus va plastrant & confortant cete creance receue de tout ce que peut sa raison: qui est un util souple, contournable, & accommodable a toute figure. Ainsi se remplit le monde & se confit en fadese & en mensonge.” 1580 (V.S. 539). “Toutes choses produites par nostre propre discours & suffisance, autant vraies que fauces, sont sujetes a agitation [corr. EB: incertitude] & debat. [...] La diversité d'idiomes & de langues, dequoy il [*i.e.* Dieu] troubla cet ouvrage [*i.e.* la tour de Babel], qu'est ce autre chose, que cete infinie & perpetuelle altercation & discordance d'opinions & de raisons, qui accompagne & embrouille le vain bastiment de l'humaine science?” 1580 (V.S. 553). A propos des “dogmatistes”: “Voyla comme ils disent: la consideration de la nature est une pasture propre a nos esprits, elle nous esleve & enfle, nous fait desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures & celestes: la recherche mesme des choses occultes & grandes, est tresplaisante, voire à celui qui n'en acquiert que le reverence, & crainte d'en juger. Ce sont des mots de leur profession.” “[...] vaine image [d'une] maladive curiosité”, conclut Montaigne. 1588 (V.S. 511).

(4) *fidem habentes a Christo nobis factæ revelationi*. “La participation que nous avons à la

¹⁶ Nous nous en tenons à ce long chapitre où le pyrrhonisme occupe une place centrale (démonstration et économie du chapitre), analogue à celle qu'il occupe, sous forme de sentences peintes, sur les deux poutres maîtresses de la “librairie” de Montaigne. Cette recherche des “harmoniques” (pas ici de reprises littérales, de citations pouvant faire penser à une influence directe) fait apparaître, ici et là quelques dissonances, que nous signalons dans notre commentaire.

connaissance de la verité, quelle quelle soit, ce n'est pas par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assés appris cela par les tesmoins, qu'il a choisi du vulgaire (*i.e.* les apôtres), simples et ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets¹⁷. Nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est un pur present de la liberalité d'autruy. Ce n'est pas par discours ou par nostre entendement que nous avons receu nostre religion, c'est par autorité & par commandement estranger." 1580 (V.S. 500). "Confessons ingenuement que Dieu sul [*i.e.* seul] nous l'a dict & la foi: car leçon n'est ce pas de nature & de nostre raison." EB (V.S. 554). "Or n'y peut il avoir des principes aux hommes, si la divinité ne les leur a revelez. De tout le demeurant, & le commencement & le milieu & la fin ce n'est que songe & fumée." 1580 (V.S. 540).

(5) *promissorum bonorum spe nitentes*. "Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les recevions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons: Je veuil estre dissout, dirions nous, et estre avecques Jesus Christ." 1580 (V.S. 445). "Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes & divines promesses, si nous les pouvons [EB: aucunement] concevoir: pour dignement les imaginer, il faut les imaginer inimaginables, indicibles & incomprehensibles a l'homme [1588 ne comporte pas ces trois derniers mots]." 1580 (V.S. 518).

(6) *Deique præceptes parentes charitatem semper teneamus & amplexemur*. "au regard de l'avantage de nostre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme & incomparable distance: & devoit on dire, sont ils si justes, si charitables, si bons, ils sont donq Chrestiens." 1588 (V.S. 442). "Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'avoir eu leur fin & n'avoir regardé l'amour & l'obeissance du vray createur de toutes choses, & pour avoir ignoré Dieu. Ainsi est il de nos imaginations & discours. Ils ont quelque corps, mais c'est une masse informe, sans façon & sans jour, si la foy & grace de Dieu n'y sont jointes." 1580 (V.S. 447). A la suite de plusieurs citations bibliques (saint Paul): "Ces sentences du saint esprit expriment si clairement & si vivement ce que je veus maintenir, qu'il ne me faudroit nulle autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute submission & obeissance a son autorité." 1580 (V.S. 449). "[...] l'obeir est le principal office d'un' ame raisonnable, reconessant un celeste superiur & bienfactur [*i.e.* supérieur et bienfaiteur]. De l'obeir & céder naist tout' autre vertu come du cuider [*i.e.* la pensée orgueilleuse] tout peché". EB (V.S. 488). "Ce n'est pas merveille, si nos moiens naturels & terrestres ne peuvent concevoir cete connoissance supernaturelle & celeste: aportons y seulement du nostre, l'obeissance & la subjection." 1580 (V.S. 500). "Le neud qui devoit atacher nostre jugement & nostre volonté, qui devoit estreindre nostre ame & joindre a nostre createur, ce devoit estre un neud prenant ses replis & ses forces, non pas de noz considerations, de noz raisons & passions, mais d'une estreinte¹⁸ divine & supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage & un lustre, qui est l'autorité de Dieu & sa grace." 1580 (V.S. 446).

(7) *in primæ & summæ rerum omnium causæ contemplatione*. "Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impiete a trop curieusemant s'enquerir et de Dieu: & du monde: & des causes premieres des choses." EB (V.S. 499). "Pythagoras adombra la verite de plus pres, jugeant que la connoissance de cette cause premiere, & estre des estres, devoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration: Que ce n'estoit autre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idee selon sa capacité." EB (V.S. 513). "Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance acheminée par les sens pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure, mais que estant arrivée aux causes extremes & premieres, il falloit qu'elle s'arrestat, & qu'elle rebouchat [*i.e.* rebondit, s'émoussât]: a cause ou de sa foyblesse, ou de la difficulté des choses." 1580 (V.S. 560). Sur ces questions d'ontologie, Montaigne ne s'accorde pas à Hervet. Toutefois *contemplatio* (considération du divin où le sujet s'absorbe dans ce qu'il contemple) n'est pas *inquisitio* (recherche curieuse) ni *conceptio* (saisie de l'objet considéré).

(8) *mirabilem esse Dei scientiam præ nobis*. "C'est a elle seule [*i.e.* la majesté divine] qu'appartient la science & la sapience, elle seule qui peut estimer de soy quelque chose, & a qui nous desrobons ce que nous nous contons, & ce que nous nous prisons." 1580 (V.S. 448). "[...] la vraye raison & essentielle, de qui nous desrobons le nom a fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est la son giste & sa retraite, c'est de la ou elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelques rayons [1588: quelque rayon]: comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde." 1580 (V.S. 541-542). "[...] c'est aux Chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable. Elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. [1588: Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle, & si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere]" 1580 (V.S. 499). "Nostre arrogance nous remet tousjours en avant cette blasphemouse apparition [de la science divine et de

¹⁷ Cf. saint Paul, *1 Cor.*, 2, 1-4. Même source pour *Essais*, 1580, II, 12 (V.S. 500): "puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu par la vanité de la predication sauver les croyans."

¹⁸ Cf. *plexari*, serrer dans ses bras avec amour.

l'humaine]. [...] Oyes trismegiste louant nostre suffisance. De [*i.e.* parmi] toutes les choses admirables a surmonté l'admiration que l'home aye peu trouver la divine nature et la faire¹⁹." EB. (V.S. 529).

(9) *ut ne quidem dicenda sit scientia*. "L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'avons par long estude confirmée & averée. Il est advenu aus gens veritablement sçavans ce qui advient aus espics de bled. Ils vont s'eslevant & se haussant, la teste droite & fiere tant qu'ils sont vuides: mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité, ilz commencent a s'humilier & a baisser les cornes. Pareillement les hommes ayant tout essayé & tout sondé, n'ayant trouvé en tout cet amas de science & provision de tant de choses diverses, rien de massif & de ferme, & rien que vanité, ilz ont renoncé a leur presumption, & reconu leur condition naturelle." 1580 (V.S. 500). "[...] cela est presupposé tres-veritablement, que de nulle chose les hommes, je dy les sçavans, les mieux nais, les plus suffisans ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste." 1580 (V.S. 563). "Au cas, que ce que disent les Epicuriens soit vray, asçavoir, que nous n'avons pas de science si les apparences des sens sont fauces: & ce que disent les Stoiciens, s'il est aussi vray, que les apparences des sens sont si fauces qu'elles ne nous peuvent produire aucune science: nous conclurons aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, qu'il n'y a point de science." 1588 (V.S. 592).

(10) *ad gentiles & externos philosophos confutandos*. "Que nous presche la verité, quand elle nous presche de fuir la mondaine philosophie: quand elle nous inculque si souvant, que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu [...]" 1580 (V.S. 449).

(11) *adversus nostri temporis hæreticos, qui quæ supra naturam naturalibus metientes rationibus*. "[...] il semble que les hommes recherchent cete fole fierté du langage pour ramener Dieu a leur mesure. [...] nostre outrecuidance veut faire passer la divinité par nostre estamine: & de la s'engendrent toutes les resveries & erreurs, desquelles le monde se trouve saisi, ramenant & poisant a sa balance chose si esloignée de sa suffisance [EB: son poix]." 1580 (V.S. 528).

(12) *quæ sola fide percipi & apprehendi possunt*. "[...] je juge ainsi, que a une chose si divine & si hautaine & surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cete verité, de laquelle il a pleu a la sacrosainte bonté de Dieu nous illuminer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours d'une faveur extraordinaire & privilegiée, pour la pouvoir concevoir & loger en nous. Et ne croy pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables. Et s'ilz l'estoient, tant d'ames rares & excellentes & si abondamment garnies de forces naturelles es siècles anciens, n'eussent pas failli par leurs discours d'arriver a cete cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement & certainement les hautz mysteres de nostre religion." 1580 (V.S. 440-441).

(13) *ut quæcunque dixeris aut cogitaris facile evertantur*. "Leurs façons de parler [*i.e.* celles des Pyrrhoniens] sont: Je n'establis rien: Il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ny l'un ny l'autre: Je ne le comprends point. Les apparences sont egales par tout: la loy [*i.e.* possibilité] de parler & pour & contre est pareille." 1580 (V.S. 505). Sur EB, on lit ensuite: "Rien ne semble vrai qui ne puisse sembler faux."

(14) *si quæ sunt supernaturalia, ingenii humani captum superant*. "Il faut [...] acompagner nostre foy de toute la raison, qui est en nous: mais tousjours avec cete reservation de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ny que noz effortz & argumens puissent parfaire [corr. EB: atteindre à] une si supernaturelle & divine science." 1580 (V.S. 441). "De faire la poignée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estanduë de nos jambes, cela est impossible et monstrueux. Ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité: car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises." 1580 (V.S. 604, dernière page de l'"Apologie").

(15) *simplici verbo Dei credentes*. "Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montagnes de leur place, dict la sainte parole [Jésus, dans *Evangelies* synoptiques]." 1580 (V.S. 442). "La sainte parole [*Ecclésiastique*] declare miserables ceux d'entre nous qui s'estiment: Bourbe & cendre, leur dit elle, qu'as tu a te glorifier?" 1580. (V.S. 499). "Comant pouvoit ce Dieu antien [*i.e.* Apollon delphique] plus clerement accuser en l'humaine conoissance l'ignorance de l'estre divin & aprendre aus homes que la religion n'estoit qu'une piece de leur invantion, propre a lier leur societe qu'en declarant com'il fit a ceus qui en recherchoient l'instruction de son trepie [*i.e.* le trépied de la Pythie] que le vrai culte a chacun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu ou il estoit O dieu quell' obligation n'avons nous a la benignité de nostre souverain creatur [*i.e.* créateur] pour avoir desniés nostre creance de ces vagabondes & arbitres devotions, & l'avoir logee sur l'æternelle base de sa sainte parole.²⁰" EB (V.S. 579).

(16) *quomodo quod ab eo dicitur fieri possit*. "Combien de querelles & combien importantes a

¹⁹ Traduction d'une phrase d'Hermès Trismegiste rapportée par saint Augustin, que Montaigne avait d'abord citée en latin sur EB, avant de la biffer.

²⁰ Sur EB, Montaigne avait d'abord écrit: "au giron de sa sainte verité &". Bien que biffée, cette intéressante occurrence du mot "giron" pourrait être jointe à celles que nous avons déjà consignées dans "Montaigne en son giron", *R.H.L.F.*, mars-avril 1997, n° 2, pp. 179-199.

produit au monde le doute du sens de cete syllabe *Hoc*²¹. [...] Aus disputes qui sont a present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussément qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis & en la terre & en plusieurs lieux ensemble." 1580 (V.S. 527). La question soulevée par les "adversaires" est bien celle du *quomodo* de la présence réelle dans l'hostie. Même sujet que celui débattu par Montaigne à Isne à partir de l'ubiquisme²².

(17) *derogant dignitatem & efficaciam*. "[...] qui retentera [*i.e.* soumettra à plusieurs examens] son estre & ses forces & dedans et dehors sans ce privilege divin [*i.e.* la foi, fondée sur la parole de Dieu]: qui verra l'home sans le flater: il ny verra ny efficace ny faculte qui sente autre chose que la mort & la terre. Plus nous donons & devons & rendons a Dieu nous en faisons d'autant plus Chrestienement." EB (V.S. 554).

(18) *si veteri & vera Christi spreta religione, novæ & adulterinæ hæresis sint sectatores*. "Ce fut lors que les nouveletez de Luther commençoient d'entrer en credit, & esbransler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance." 1580 (V.S. 439, début de l'"Apologie"). "C'est l'orgueil qui jette l'homme a quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouveletez, & aymer mieux estre chef d'une troupe errante, & desvoyée au sentier de perdition, aymer mieux estre regent & precepteur d'erreur & de mensonge, que d'estre disciple en l'escole de verité, se laissant mener & conduire par la main d'autrui a la voye batue & droituriere." 1580 (V.S. 498). "N'establisant aucun dogme contre les observances communes; humble, obeïssant, disciplinable, studieux; ennemi juré d'hæresie, et s'exemptant par consequant des vaines et irreligieuses opinions introduites par les fauces sectes." EB²³ (V.S. 506). "Quelque apparence qu'il y ait en la nouveleté, je ne change pas aisement, de peur que j'ay de perdre au change: & puis que je ne suis pas capable de choisir, je pren le choï d'autrui, & me tiens en l'assiete ou Dieu m'a mis. Autrement je ne me sçauroy pas garder de rouler sans cesse." 1580 (V.S. 569). Suite du texte, à partir de 1582: "Ainsi me suis je, par la grace de Dieu, conservé pur & entier, sans agitation & trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes & de divisions, que nostre siecle a produittes." 1588 (*ibid.*).

(19) *ut Dogmaticis vix quidquam relinquunt quod pro se possint dicere*. "[...] la plus part [des dogmatistes] n'ont pris le visage de l'assurance que par contenance. Ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer jusques où ils estoient alez en cete chasse de la verité. [...] Cetuy-cy [*i.e.* Aristote] est le prince des dogmatistes, & si [*i.e.* pourtant] nous aprenons de luy, que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter. On le void a escient (comme pour exemple sur le propos de l'immortalité de l'ame) [parenthèse biffée sur EB] se couvrir souvant d'obscurité si espesse & inextricable qu'on n'y peut rien choisir de son opinion. C'est par effet un Pyrrhonisme qu'il represente sous la forme qu'il a entreprise [corr. EB: un Pyrrhonisme sous une forme resolute]. [...] Au demeurant, les uns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur & ne rien establisant, les autres en certaines choses l'un, & en certaines choses l'autre. Il en est ainsi de la plus part des auteurs de ce tiers genre [*i.e.* les dogmatistes]. Ils ont une forme d'escire douteuse & irresolue, & un stile enquerant plus tost qu'instruisant: encore qu'ils entresement souvent des traitz de la forme dogmatiste." 1580 (V.S., 507, 509). Ici, Montaigne va plus loin qu'Hervet: la sceptique a gagné jusqu'aux dogmatistes eux-mêmes, au point que l'auteur en vient à parler d'eux comme il parle de sa propre entreprise d'écriture en I, 56 (EB): "[...] come les enfans proposent leurs essais: instruisables non instruisans." (V.S. 323); et en III, 2 (1588): "Ajoutant tousjours ce refrain, non pas un refrain de ceremonie, mais de naïfve & essentielle submission, que je parle enquerant & ignorant, me rapportant de la resolution, purement & simplement, aux creances communes & legitimes." (V.S. 806)²⁴.

(20) *et ex multis probabilibus & verisimilibus latens verum tandem eruerint*. "Les Academiciens recevoient quelque inclination de jugement [...] quoy qu'ilz establisent que nous n'estions capables de rien sçavoir, & que la verité est engouffrée dans des profonds abysmes, ou la veüe humaine ne peut penetrer: si avouoient ilz [*i.e.* ils reconnoissaient cependant] les unes choses plus vray-semblables, que les autres, & recevoient en leur jugement cete faculté de se pouvoir incliner plus tost a une apparence, qu'a un'autre: Ilz luy permettoient cete propension, luy defandant toute resolution. [...] Mais comment se laissent ilz plier à la vray-semblance, s'ilz ne cognoissent point

²¹ Premier mot d'une parole de Jésus qui sert de fondement à l'Eucharistie: *Hoc est enim corpus meum*. La suite du propos de Montaigne dissipe toute ambiguïté sur l'identification de l'allusion.

²² Voir *Journal de voyage de Michel de Montaigne*, éd. François Rigolot, Paris, PUF, 1992, pp. 33-34.

²³ Texte assez remanié, de 1580 à 1588, puis sur EB.

²⁴ La *doxa* critique passe souvent sous silence les "cadances dogmatistes" (EB corrigeant "traitz de la forme dogmatique") des *Essais*. Elles "entresement" pourtant le "stile enquerant" de Montaigne. Craint-on qu'à les relever l'auteur n'apparaisse plus assez "dubitateur"? Ce qu'il dit ici d'Aristote et de Platon devrait rassurer: affirmer n'est pas "resoudre", quand, comme Montaigne, on ne fait que proposer des "essais instruisables", à la manière des enfants et des apprentis.

le vray? Comment cognoissent ilz la semblance de ce dequoy ilz ne cognoissent pas le corps et l'essence? Ou nous pouvons juger tout à fait, ou tout à fait nous ne le pouvons pas.” 1580 (V.S. 562). Sur ce point de pédagogie philosophique, Montaigne s'écarte d'Hervet: pour lui, l'intuition ou la saisie du vrai ne peut que préexister à celle du vraisemblable. Les deux s'accordent cependant pour dire que le vraisemblable n'est tel que parce qu'il recèle le vrai. Mais Montaigne, en pyrrhonien, estime la raison incapable d'atteindre le vrai par l'investigation proprement philosophique.

(21) *paria rationum momenta*. L'image d'une balance en équilibre a été gravée au revers d'un jeton portant le nom et les armes de Montaigne, à la date de 1576 (un seul exemplaire conservé). La devise grecque qui l'accompagne en fait le symbole de l'attitude pyrrhonienne face à la connaissance: ἐπέχω. Dans *Essais*, 1580, II, 12, Montaigne cite ce mot-clef du pyrrhonisme, puis le traduit par “je soutiens, je ne bouge” (V.S. 505), avant de trouver un tour interrogatif plus approprié, en 1588: “Cette fantasie est plus seurement conceüe par interrogation: Que sçay-je? Voyla [mot biffé sur EB] comme je la porte à la devise d'une balance” (V.S. 527). Le verbe grec a été aussi reproduit sur une poutre maîtresse de la “librairie”, tandis que sur l'autre on lit ΑΡΡΗΩΝ, sans pencher.

(22) *hoc humanæ tribuendum est imbecillitati, quæ efficit ut homines vel in media luce sæpe caligent*. “Il [*i.e.* Dieu] a laissé en ces haults ouvrages le caractere de sa divinité: & ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions découvrir.” 1580 (V.S. 446-447). “Il faut plus faire [que saint Augustin], et leur aprandre [*i.e.* aux détracteurs de Sebond] que pour conveindre la foiblesse de leur raison, il n'est besouin d'aler triant des rares exemples & qu'elle est si manque & si aveugle, qu'il n'y a nulle si clere facilite qui luy soit asses clere.” EB. (V.S. 449). “La veuë de nostre jugement se rapporte à la verité, comme fait l'œil du chat-huant, à la splendeur du Soleil: ainsi que dit Aristote: par où le sçaurions nous mieue convaincre que par si grossiers aveuglemens en une si apparente lumiere?” 1588 (V.S. 552).

(23) *in hoc magis videtur probanda illa Scepticorum ἐποχή quam vocant*. A propos des Pyrrhoniens: “Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est-à-dire je soutiens, je ne bouge. Voyla leurs refrains & autres de pareille substance. Leur effect c'est une pure, entiere & tres-parfaicte surceance [EB: et suspension] de jugement. Ils se servent de leur raison pour enquerir & pour debatre: mais non pas pour rien arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente & sans inclination, a quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le Pyrrhonisme.” 1580 (V.S. 505).

(24) *ab iis ne latum quidem unguem discedatur*. Tout au début de l'“Apologie”, Montaigne déclare que Pierre Buneil avait bien prévu “par discours de raison, que ce commencement de maladie [*i.e.* les “nouveletez de Luther”] declineroit aysement en un execrable atheisme. Car le vulgaire, (& tout le monde est quasi de ce genre) n'ayant pas dequoy de juger des choses par elles-mesmes & par la raison, se laissant emporter a la fortune & aux apparences, apres qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser & contreroller les opinions, qu'il avoit euës en extreme reverence, comme sont celles ou il va de son salut, & qu'on a mis les [corr. EB: aucuns, *i.e.* quelques] articles de sa religion en doute & a la balance, il jette tantost apres aysement en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'autorité ny de fondement, que celles qu'on lui a esbranlées: & secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions, qu'il avoit receues par l'autorité des loix, ou reverence de l'ancien usage, entreprenant de lors en avant de ne recevoir rien; à quoy il n'ayt interposé son decret & presté [EB: particulier] consentement.” 1580 (V.S. 439). “C'est la seule humilité et submission qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir; il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours: autrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions en fin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce fust une loy de pure obeïssance; ce fut un commandement nud et simple ou l'homme n'eut rien à connoistre et à causer.” 1580 (V.S. 488). De tels propos s'accordent assez bien avec la restriction expresse d'Hervet.

La dédicace de Gentian Hervet au cardinal de Lorraine est exemplaire de la recherche d'une nouvelle apolégétique dans la controverse qui oppose le catholicisme romain aux diverses “sectes” nées de la Réforme, au moment même où Montaigne s'apprête à écrire ses *Essais*.

Si l'on s'en tient à la première partie du texte, d'inspiration résolument théologique, quatre expressions désignent l'adversaire à abattre: “les hérétiques de notre temps”, “nos Calvinistes”, “ces (ou certains) nouveaux Académiciens”, “les sectateurs d'une doctrine (ou hérésie) nouvelle et bâtardé (ou fausse)”. Si trois de ces appellations peuvent désigner les réformateurs de Genève, la quatrième vise peut-être Castellion et ses émules, que Bèze stigmatisait dès 1554 sous le nom d'“Académiciens”, leur reprochant de “remplacer la foi par l'opinion, la

vérité par la vraisemblance, la nécessité par la probabilité²⁵ (la deuxième partie de la dédicace, strictement philosophique, paraît faire allusion à ces deux dernières allégations).

Ce qui est blâmé dans l'attitude des uns et des autres, c'est d'accorder trop de place à la raison humaine dans un domaine qui la dépasse, de "mesurer" le surnaturel au lieu de s'en remettre à la "simple" parole de Dieu, de mener trop loin "l'investigation" des choses divines alors qu'il suffit de suivre les "préceptes" sacrés transmis par la tradition.

Par delà les barrières confessionnelles, on trouverait sans mal des griefs semblables sous la plume de certains adversaires. Au début de son *De arte dubitandi*, Castellion ne propose-t-il pas un art ("de douter et de croire, d'ignorer et de savoir"²⁶) "dont peuvent facilement se passer ceux qui croient au Christ avec simplicité et qui obéissent à ses préceptes sans les scruter"²⁷? Mais, sur le chapitre de l'Eucharistie, ce même Castellion semble viser la tradition dont Hervet se fait l'écho:

L'ignorance de ce qui précède a fait naître dans l'Eglise cette opinion qu'il faut manger le corps du Christ. Cette opinion est aussi étrangère que possible à toute raison, et cependant elle se fonde sur les paroles du Christ prises à contresens. Le Christ a dit qu'il faut manger sa chair et boire son sang. C'en est assez: nos docteurs ne veulent rien entendre d'autre. Et raisonnant ainsi, ils ne voient pas dans quelles absurdités monstrueuses ils se précipitent.²⁸

Quatre ans plus tard, Hervet s'en prend à ceux qui, au lieu de recevoir simplement la parole divine, "cherchent à savoir comment ce qu'elle dit peut être réalisé". L'allusion aux controverses eucharistiques est assez transparente: le propos pourrait bien concerner Castellion, qui s'était fait le champion de "l'art de douter", mais refuse la parole divine au nom de la raison humaine, jugeant "absurde" de prendre la formule sacrée (*hoc est enim corpus meum*) autrement que dans un sens figuré.

Montaigne faisait grand cas de Castellion: il déplore qu'on ait laissé ce "tres-excellent personnage" mourir en Allemagne dans la misère²⁹. Apprécier, toutefois, n'est pas aduler, et il semble que ce soit à Castellion lui-même que Montaigne reproche les propos irrévérencieux sur ce que "Dieu ne peut faire cecy ou cela": "Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les loix de nostre parole."³⁰ Quelques lignes plus loin, l'allusion aux controverses sur la "syllabe *Hoc*" précède l'attaque; elle concerne certains propos hardis sur l'Eucharistie, comme le confirme la suite:

Aus disputes qui sont a present en nostre religion, si vous presses trop les adversaires, ils vous diront tout destroussément qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis & en la terre & en plusieurs lieux ensemble.

Or, que dit, à ce propos, le *De arte dubitandi* aux partisans de la consubstantiation?

Reste à nous tourner vers les autres auteurs dont l'opinion, pour parler sans détour, n'est pas moins absurde que celle des précédents [*i.e.* les "transsubstantiateurs"], ni moins contraire à la raison et aux sens, comme aussi à l'Ecriture sainte. Ils soutiennent que le corps du Christ est monté au ciel, qu'il y est et qu'il y sera jusqu'au jour du jugement, et que cependant les fidèles mangent ce même corps sur la terre. A quoi bon ici de longs discours? Il n'est pas de manière plus forte et plus invincible de réfuter une erreur que de démontrer l'impossibilité de la chose. Or, que le même corps soit dans le même temps au ciel et sur la terre, cela est impossible. Si donc le corps du Christ est au ciel, il n'est pas sur la terre. Et s'il n'est pas sur la terre, on ne peut pas l'y manger. Car on ne saurait le manger absent."³¹

Montaigne — dans l'"Apologie" — et Hervet — dans la dédicace — viseraient-ils le même

25 Voir F. Garavini, art. cit., p. 115.

26 Ainsi que l'indique le titre du livre de Sébastien Castellion, que nous citons en traduction française: *De l'Art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir*, traduit de l'original latin par Charles Baudouin, Genève-Paris, Jeheber, 1953.

27 Castellion, *op. cit.*, p. 30.

28 *Ibid.*, p. 244.

29 *Essais*, 1580, I, 35 (V.S. 223).

30 *Ibid.*, 1580, II, 12 (V.S. 527). Dans le texte de l'édition originale, ce propos suit de près la remarque sur la "syllabe *Hoc*", qu'il contribue ainsi à éclairer.

31 Castellion, *op. cit.*, p. 244.

adversaire, pourtant leur précurseur en matière d’“art de douter”?

La page de l’“Apologie” considérée est du plus haut intérêt si l’on s’avise qu’au milieu de ces développements, tous présents dans l’édition de 1580, sont venues s’ajouter ces deux lignes dans celle de 1588:

Cette fantaisie est plus sûrement conçue par interrogation: Que sçay-je? Voyla [biffé sur EB] comme je la porte à la devise d’une balance.

Telle est la meilleure traduction possible de l’ἐπέχω des Pyrrhoniens: ni une affirmation, ni une négation, mais une question appelée à demeurer sans réponse. En se servant de Sextus pour faire pièce aux arguments d’un Castellion³², Montaigne, qu’il ait lu ou non la dédicace au cardinal de Lorraine, n’allait-il pas dans le même sens qu’Hervet, le pourfendeur des “Calvinistes” et des “nouveaux Académiciens”? Même si, pour les siècles à venir, la longue “Apologie de Raimond Sebond” était appelée à déborder largement son propos initial (la lutte contre les “nouveletez” engendrées par Luther), au risque de s’y perdre.

Plus lucide sans doute qu’Hervet sur ce point, Montaigne en avait averti la “dame” à qui il s’adressait: “C’est grande temerité de vous perdre vous mesmes pour perdre un autre”³³. L’utilisation de Sextus pour ruiner la raison humaine, fût-ce au service de la foi, n’était pas sans danger. En portant ce coup mortel à l’adversaire, on risquait de s’atteindre soi-même d’une manière tout aussi fatale. Mais l’élan de la *declamatio* poussait Montaigne à prendre ce risque. Au terme de l’“Apologie”, seul subsistera, dans sa nudité, l’ultime recours à la “foy vivve”, pur don de Dieu à l’homme. Cette grâce seule “élève” l’homme, mais au prix d’une entière, “divine et miraculeuse metamorphose”³⁴.

Si différents soient-ils par leurs fonctions, leurs personnalités et leurs parcours, un Estienne, un Hervet, un Montaigne pouvaient trouver dans Sextus un antidote contre un usage de la raison jugé excessif et préjudiciable à la foi, source de divisions multiples et d’incessantes disputes: la course en tous sens d’un “cheval échappé”³⁵. Ce faisant, ils versaient dans ce qu’on ne saurait appeler “fidéisme” sans quelque anachronisme³⁶. Dans ce “chassé-croisé d’itinéraires brouillés”³⁷ caractéristique de l’époque, la proclamation de la *sola fides* n’était l’apanage de

³² F. Garavini, dans “Montaigne rencontre Theodor Zwinger à Bâle: Deux esprits parents” (*Montaigne Studies*, Vol. V, Number 1-2, 1993, pp. 191-205), cite plusieurs phrases de Zwinger qui permettent de penser que, dans les années 1560-1580, l’idée d’une “christiana ἐπιόχη” était dans le vent: elle n’était le privilège ni d’Estienne, ni d’Hervet, ni de Montaigne; elle circulait aussi dans le milieu bâlois, et peut-être ailleurs encore. Zwinger la tenait-il de Castellion, qui occupa avant lui la chaire de grec? C’est possible, mais la page de Montaigne que nous venons d’examiner paraît se retourner contre Castellion, qui n’a pas su, sur la question de l’Eucharistie, “suspendre son jugement” et se contenter de suivre, comme tout bon pyrrhonien, l’usage établi par la tradition, à défaut de pouvoir en juger.

³³ *Essais*, EB, II, 12 (V.S. 558), correction allégeant le texte de 1580.

³⁴ Derniers mots de l’“Apologie” sur EB, après plusieurs remaniements. On ne souligne pas assez qu’après avoir allégué longuement Plutarque, sans le nommer (il est présenté comme “un homme païen” et, même “religieuse”, sa “conclusion” n’est pas, quoi qu’on en dise, le dernier mot de Montaigne), puis Sénèque (il appelle l’homme à “s’eslever au dessus de l’humanité”), Montaigne leur donne ici, en une phrase, la réplique de la “foy Chrestienne”, d’inspiration paulinienne (cf. *1 Cor.*, 15, 50-53: “La chair et le sang ne peuvent hériter de l’incorruptibilité [...] Tous, nous serons transformés. En un instant [...] nous serons transformés. Il faut en effet que cet être corruptible revête l’incorruptibilité, que cet être mortel revête l’immortalité”).

³⁵ *Essais*, 1580, I, 8 (V.S. 33). Montaigne parle ainsi de son esprit en proie à “l’oisiveté”.

³⁶ Il faut attendre le début du XIXe siècle pour voir le “fidéisme” condamné comme tel par Rome. Il est remarquable que, parmi les “censures” dont les *Essais* ont fait l’objet au Sacré Palais en mars 1581, aucune, à notre connaissance, ne concerne le pyrrhonisme de l’“Apologie”, qui tend à ruiner la raison au profit de la foi. On rappelle, en revanche, au traducteur de Sebond que le prologue du *Liber creaturarum* a été condamné, sans doute à cause de la trop grande confiance que ces pages accordaient à la raison naturelle. L’article “Doute” du *Dictionnaire de Théologie catholique* (A. Chollet) se contente de déclarer que le “pyrrhonisme chrétien” ouvrirait la voie aux “fidéistes” (Bautain), mais aussi aux “traditionalistes” (de Bonald) et aux “mennaisiens” (Lamennais). Il ne serait sans doute pas difficile de trouver dans plus d’un ouvrage théologique contemporain des *Essais* des propositions improprement appelées “fidéistes” pour la seule raison qu’elles rappellent la prééminence de la foi sur la raison. Le début de II, 12 s’accorde par ailleurs à sa façon au principe de saint Anselme repris par saint Thomas: *fides quærens intellectum* (cf. *Essais*, 1580, II, 12: “nostre cœur & nostre ame estant regie & commandés par la foy, c’est raison qu’elle tire au service de son dessain toutes noz autres pieces selon leur portée.” (V.S. 446-447)).

³⁷ F. Garavini, art. cit., p. 117: “l’histoire des idéologies est au XVIe siècle, comme presque toujours, à la fois une histoire d’antagonismes sanglants et un chassé-croisé d’itinéraires brouillés.”

personne.

Ce que vise à combattre l'«Apologie de Raimond Sebond», ce ne sont pas les «nouveletez de Luther» — ceci est la tâche des théologiens patentés —, mais leurs conséquences, nées de l'usage sans mesure du libre examen: la prolifération d'églises pratiquant l'anathème réciproque, la dislocation de toute cohésion religieuse et sociale, et jusqu'à la négation de Dieu même. Réservé sur la science de Pierre Bunel, Montaigne reconnaît cependant qu'il a bien prédit ce à quoi la réformation pouvait conduire: l'«execrable atheisme»³⁸, cette «proposition come desnaturee et monstrueuse difficile aussi et malaisée d'establi en l'esprit humain pour insolent & desregle qu'il puisse estre»³⁹. A cette «maladie»⁴⁰, il oppose une thérapeutique de choc dont les risques lui sont connus.

Sur cette voie nouvelle - à «nouveauté», nouveauté et demie! — d'autres l'ont précédé (parmi lesquels Hervet), d'autres le suivront (parmi lesquels Pascal). Il reste à identifier le malade. Pour Hervet, il est, plus ou moins, «calviniste»; pour Pascal, il sera «libertin». Bunel avait pronostiqué ce glissement. Pour Montaigne, d'une génération intermédiaire, la question est plus complexe: il pourrait bien être lui-même le malade à soigner. N'est-ce pas dans cette perspective que, à l'en croire, son père lui avait donné à traduire Sebond? Près d'un millier de pages! Mais Sebond s'est avéré fragile, quand bien même il mettait sur la voie⁴¹. Plus approprié aux questions qui agitaient les contemporains de l'auteur des *Essais*, la lecture de Sextus l'Empirique a pu constituer le «remède de cheval» — un cheval «eschapé»! — dont Montaigne le premier ressentait le besoin. N'avoue-t-il pas avoir été sensible en sa jeunesse, comme tant d'autres, aux «nouveletez» de la Réforme, moins d'ailleurs pour leur contenu dogmatique que pour l'audace qu'elles impliquaient, les risques auxquels elles exposaient⁴²? Il a appris depuis qu'en matière de religion il faut tout prendre ou tout laisser: celui qui, de son propre jugement, prélève dans la tradition ce qui lui convient et rejette ce qui ne lui convient pas — autrement dit l'hérétique (du grec ἀῤρεσις, choix) — celui-là ne sait pas où il s'arrêtera, emporté sans retour par son élan critique⁴³. A l'instar de «ceux de la religion pretendue reformée»⁴⁴, incapables d'endiguer le flot de contestation qu'ils ont libéré: après Luther, Calvin et Zwingli; puis Castellion, Ochino⁴⁵, mille aventures hasardeuses, mille «sectes» nées des différences d'interprétation, non seulement des textes sacrés, mais des écrits de Luther eux-mêmes.⁴⁶ Or cette «maladie» a pour origine la décision «de ne recevoir rien, a quoy [on] n'ayt interposé son decret [*i.e.* jugement] & presté [EB: particulier] consentement.»⁴⁷

Comment attaquer le mal à sa racine, ne serait-ce que pour recouvrer la tranquillité de l'esprit, si ce n'est en jetant le doute sur cette fallacieuse faculté de «decret», à grand renfort de «voix sceptiques»? De là, cette «machine» de guerre savante, l'«Apologie de Raimond Sebond», ce long chapitre né d'une sorte d'exaspération contre les «nouveaux docteurs»⁴⁸, qui s'efforce

38 *Essais*, 1580, II, 12 (V.S. 439).

39 *Ibid.*, EB, II, 12 (V.S. 446).

40 *Ibid.* 1580, II, 12 (V.S. 439). Cf. la dédicace d'Estienne: «Si les contraires sont remèdes des contraires, on peut espérer que ceux qui ont contracté la maladie de l'impiété au contact des philosophes dogmatiques en seront guéris grâce aux épéichistes [*i.e.* ceux qui suspendent leur jugement, les pyrrhoniens]».

41 *Essais*, 1580, II, 12 (V.S. 447): «La foy venant a teindre & illustrer les argumens de Sebon, elle les rend fermes & solides: ils sont capables de servir d'acheminement & de premiere guyde a un aprentis pour le mettre a la voye de cete cognoissance [de Dieu]».

42 *Ibid.*, EB, I, 56 (V.S. 320): «Ils m'en peuvent croire, si rien eut deu tenter ma junesse l'ambition du hasard [*i.e.* risque] & difficultez qui suivoient cette recente entreprise y eut eu bone part»

43 *Ibid.*, 1580, I, 27 (V.S. 182): «Ou il faut se submettre du tout a l'autorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser: ce n'est pas a nous a establi la part que nous luy devons d'obeissance. Et davantage je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cete liberté de mon choix & triage particulier, en mettant à nonchaloir [*i.e.* en comptant pour rien] certains points de l'observance de notre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain, ou plus estrange, venant a en communiquer aus hommes sçavans & bien fondés, j'ai trouvé que ces choses la ont un fondement massif & tressolide, & que ce n'est que betise & ignorance, qui nous fait les recevoir avecq moindre reverence que le reste.»

44 *Ibid.*, 1580, II, 32 (V.S. 721).

45 Voir F. Garavini, art. cit., pp. 120-123.

46 *Essais*, 1588, III, 13 (V.S. 1069): «J'ay veu en Alemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations, sur le doute de ses opinions, & plus, qu'il n'en esmeut sur les escritures saintes.»

47 *Ibid.*, 1580, II, 12 (V.S. 439).

48 Cf. *Essais*, 1580, II, 12 (V.S. 559): «si quelqu'un de ces nouveaux docteurs [cf. *novos quosdam Academicos*, dans la dédicace d'Hervet?] entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence aux despens

d'abattre la "preoccupation de jugement"⁴⁹, mais qui a peut-être pour but principal de rétablir en son auteur même, à fortes doses de pyrrhonisme, une "carte blanche" où le "doigt de Dieu" puisse enfin graver "telles formes qu'il luy plaira y graver"⁵⁰. A commencer par cette "foy vivfe" à laquelle on ne peut accéder par ses propres moyens et sans laquelle on ne peut être sûr de rien en ce monde, sauf à pécher par "presomption": l'esprit humain, sans la grâce de Dieu, ne saurait concevoir qu'une "masse informe, sans façon et sans jour", ainsi que le "fruit" de la femme — "amas & pieces de chair informes" — s'il n'est "embesoign[é] d'une autre semance"⁵¹.

De l'arme nouvelle brandie par Hervet, Montaigne a d'abord fait usage, non sans risque, pour s'opérer lui-même. En thérapeute de l'âme plutôt qu'en champion de la "vraie" religion. Avec ce souci constant: préserver la part du mystère indicible, pour lui gage de santé et de liberté. Sextus le médecin le poussait dans cette voie. Rien d'étonnant à ce qu'il ait gardé soigneusement ses "ordonnances" au plafond de sa "librairie", juste à côté de sentences antiques et de préceptes bibliques qui vont répétant à satiété la vanité de toute sagesse humaine, la folie de toute suffisance de l'esprit, l'excellence de l'humilité: une ascèse intellectuelle propice à l'accueil de la "foy vivfe", ce pur don de Dieu à l'esprit "nud et vuide"?

Alain Legros

Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance, Tours

de son salut & du vostre, pour vous deffaire de cete dangereuse peste, qui se respand tous les jours parmy voz cours, ce preservatif a l'extreme necessité empeschera que la contagion de ce venin n'offencera, ny vous, ny vostre assistance". Autre trace d'exaspération dans *Essais*, I, 56. EB (V.S. 320): "Que l'imagination me sembloit fantastique de ceus qui ces annees passees avoient en usage de reprocher a tout chacun en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit professant la religion catholique que c'estoit a feinte & tenoient mesmes pour luy faire honneur quoiqu'il dict par apparence [*i.e.* en dépit de sa déclaration manifeste] qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee a leur pied. Facheuse maladie de se croire si fort qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contrere". Cette "maladie" des esprits "forts" a un nom dans la langue de Montaigne: le "dogmatisme"; elle a un remède: le "pyrrhonisme". Qu'est-ce à dire? Que lorsqu'on fait profession de foi catholique, comme Montaigne, on n'en est pas pour autant un imbécile, ni un dissimulateur (un "nicodémite"). Bourrée de références philosophiques, l'"Apologie" n'a-t-elle pas été écrite aussi pour rappeler ces vérités aux "outrecuidants", passés ou à venir, afin que nul n'en ignore, croyant ou non?

⁴⁹ *Essais*, 1580, II, 12 (V.S. 448): "Cete *preoccupation* de jugement leur rend le goust fade aux raisons de Sebond". Saveur et savoir: il faut laver la bouche et l'esprit pour qu'ils puissent apprécier la nourriture nouvelle. *Præoccupati animi*: les esprits prévenus, gagnés d'avance à une cause (sens littéral: déjà occupés). Cf. *Essais*, 1588, II, 12 (V.S. 504): "Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est: si c'est un sçavent il est *præoccupé*." A cette "preoccupation" intellectuelle, en quelque sorte passive et anesthésiante, de ceux qui restent fixés sur leurs positions, on pourrait opposer celle, active et prospective, des "ames vénérables" d'*Essais*, EB, III, 13 (V.S. 114): "les quelles *preoccupant* par l'effort d'une vivfe et vehemente esperance, l'usage de la nourriture eternelle but final, et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant incorruptible, desdeignent de s'atandre a nos necessiteuses commodités, fluides et ambigues."

⁵⁰ *Essais*, 1588, II, 12 (V.S. 506). Dans cette page, capitale pour la compréhension de l'"Apologie", Montaigne associe pyrrhonisme et référence à l'*Ecclésiaste* (comme au plafond de la "librairie") pour mieux faire ressortir son dessein: "Cette-cy [*i.e.* cette philosophie] presente l'homme nud & vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre a recevoir d'en haut quelque force estrangere, desgarni d'humaine science, & d'autant plus apte a loger chez soy la divine instruction & creance: aneantissant son jugement, pour faire plus de place à la foy" (*ibid.*, 1588, soit le texte de 1580 légèrement remanié; minimales modifications ultérieures sur EB). L'image du "doigt graveur" de Dieu" fait sans doute référence au récit biblique de la remise des tables de la Loi à Moïse: "Lorsqu'il eut fini de s'entretenir avec Moïse, Yahvé lui remit les deux tables du Témoignage, tables de pierre écrites du doigt de Dieu" (*Exode*, 31, 18. Cf. *ibid.* 24, 12 et 32, 16: "[...] et l'écriture en était celle de Dieu, gravée sur les tables").

⁵¹ Cf. *Essais*, 1580, II, 12 (V.S., 447): "Or nos raisons & nos discours humains c'est comme la matiere lourde & sterile: la grace de Dieu en est la *forme*: c'est elle qui y donne la façon & le pris. [...] Ils ["nos imaginations & discours"] ont quelque corps, mais c'est une masse *informe* sans façon & sans jour, si la foy & grace de Dieu n'y sont jointes.") et *Essais*, 1580, I, 8 (V.S., 32): "Et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas & pieces de chair *informes*, mais que pour faire une generation bonne & naturelle, il les faut embesoigner d'une autre semance: ainsin est il des esprits [...]". Autrement dit, la raison n'est féconde qu'ensemencée par Dieu. On ne saurait mieux inciter les "outrecuidants" à une sorte de *metanoia* (*i.e.* changement de sentiments: dans la tradition ascétique, véritable refonte de la personnalité) par laquelle l'esprit humain cesse, en face du surnaturel, de s'imaginer "viril" et conquérant pour s'admettre "féminin" et réceptif.

